

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 243—SAMEDI, 29 DECEMBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



1889. — LA DÉBUTANTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 29 DÉCEMBRE 1888

SOMMAIRE

TEXTES : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — 1889 : La débutante. — Poésie : Que disait-elle par J. W. Poitras. — Les enfants dans les bois, par Xavier Marmier. — Poésie : La nuit de Noël, par J. B. Caouette. — Cueillette et Glanures, par Jules de Saint-Elm. — Ma chambrette, par Frédéric. — La science amusante. — A Bébé, par Mirl'ou. — Récréation de la famille. — Connaissances utiles. — Usages et coutumes. — Feuilleton : Guet-Apens.

GRAVURES : 1889 (La débutante. — Les futures maîtresses de la Maison Blanche aux États-Unis : Madame Benjamin Harrison ; Madame J. R. McKee, fille du général Harrison. — Lettre à une absente. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-SEPTIÈME TIRAGE

Le cinquante-septième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Décembre), aura lieu SAMEDI, le 5 JANVIER, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

Errata.—Dans notre dernier rapport de la liste des gagnants des primes du mois de novembre, lire Dolphis Marsan, au lieu de Dolphis Masson, qui a gagné la prime de \$50.00.



INSI que je vous l'ai dit dans ma dernière causerie, nous avons attendu en France pendant plusieurs semaines, le départ du vapeur qui devait ramener en Canada, les cinq derniers membres de la Presse Associée de la Province de Québec.

Pendant que notre navire se promenait dans la mer du Nord, notre imagination ne restait pas inactive, et nous épronvions un certain plaisir à fixer à notre retour une date précise qui devait être pour nous une double fête.

Tout d'abord, nous avons supposé que nous serions au pays dans la dernière décade du mois de novembre.

—Qui c'est bien cela, disait l'un, nous arriverons le 25, à la Sainte-Catherine, nous passerons notre soirée en famille, et nous revivrons au contact des bonnes amitiés que nous avons laissées là-bas.

—Nous mangerons cette excellente tire qu'on ne voit faire que chez nous, ajoutait un gourmand.

Et les souvenirs se déroulaient pendant que, silencieux, nous nous rappellions les joies passées

qu'un seul mot venait d'évoquer dans notre esprit.

Ce beau jour de Sainte-Catherine, nous l'avons passé en mer; nous avions vent debout, la mer commençait à s'agiter, les dernières côtes d'Angleterre, les îles Scilly venaient de disparaître dans les brumes de la Manche, et nous avançons dans un cercle d'eau dont la circonférence touchait partout aux nuées pleines d'orages.

. Voyant qu'il fallait renoncer aux gaités de la fête de cette patronne aimée des jeunes filles, nous nous sommes rabattus sur Saint-Nicolas, ce bon saint aimé du peuple, des travailleurs, des marchands, des marins, ce bon saint qui aime tant les enfants... bien sages.

Comme nous avons été autrefois — il y a bien longtemps, trop longtemps — des enfants très sages, nous avions tous gardé un bon souvenir de ce saint protecteur, et nous nous permettions bien de chômer sa fête.

C'est encore en mer que nous avons vu se lever l'aurore, le 6 décembre ! et quand je dis l'aurore, je vous prie de croire que c'est une figure des plus déplacées, car, ce jour-là, la charmante avant-courrière du soleil fit une telle grasse matinée, que Phébus ne put se résoudre non plus à sortir de son lit.

Nous avions quitté Terre-Neuve, et une nouvelle tempête nous faisait danser.

Le soir, nous étions réunis dans le fumoir, situé sur le pont, quand Faucher entra tout à coup, l'air sombre et l'œil plein de tristesse :

—Messieurs, dit-il d'une voix creuse, nous voici dans les parages de l'île de Sable... ce cimetière de l'Atlantique... !

Et, après avoir prononcé ces mots d'une gaité douteuse, il rejeta sur son épaule gauche le pan de son grand manteau et s'en fut... se coucher.

Cette apparition, ce discours, cet air funèbre, tout cela jeta un froid dans notre réunion, et les paroles devinrent plus rares, pendant que les paquets de mer se succédaient sur le pont et menaçaient de nous enlever, afin de donner de nouveaux cadavres au fossoyeur de l'île de Sable.

Le jour de Saint-Nicholas ne fut pas gai, non plus, comme vous le voyez.

. —Mes paroissiens, mes chers amis de Gaspé, soupirez le bon Abbé Van de Moortel, je ne les verrai donc pas le jour de l'Immaculée Conception. J'avais cependant un beau sermon à leur faire...

Et, en parlant ainsi, il disait certainement bien vrai, car le curé de Gaspé, qui a étudié chez les Jésuites pendant plus de vingt ans, est un des prêtres les plus éloquents que j'ai entendus.

Le 8 décembre, nous étions encore ballottés sur les vagues, mais, cette fois, en vue d'Halifax, terme de notre voyage maritime.

Notre aumônier est peut-être arrivé dans sa paroisse pour célébrer la messe de l'aurore, si non celle de minuit, car la route est longue, et comme le service des bateaux à vapeur est terminé pour la saison, il a en plus de deux cents milles à faire en traîneau par des chemins impossibles.

Enfin, nous aussi, après avoir passé par plusieurs climats (au Havre les chrysanthèmes étaient en fleurs dans les jardins publics, à Terre-Neuve la température était assez douce, et à Halifax le froid commençait à piquer, pendant qu'on gelait à Québec) nous avons pu passer le jour de Noël en famille et nos maux ont pris fin, malgré la compagnie Bossière et les fureurs d'Eole.

. Désaulniers, qui a bien voulu me remplacer pendant mon absence, me semble avoir pris en mon nom un engagement qu'il me sera peut-être difficile de remplir d'une manière convenable, à savoir que je ferai aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ un récit des observations que j'ai pu faire pendant mon voyage en Europe.

Peut-être, en effet, si cela ne vous ennuyait pas trop, vous raconterai-je certains épisodes de cette courte odyssée, mais, pour le moment, je m'en tiendrai à vous faire part de certaines réflexions que peuvent m'inspirer les événements récents et qui vous intéressent plus spécialement.

En parcourant les journaux parus depuis quatre mois, je vois qu'au Canada comme en

France, on s'est beaucoup occupé de trois hommes qui ont cherché ou cherchent encore à immortaliser leur nom par des moyens divers.

A Montréal, à Paris, à Québec et à Londres, on n'a parlé, en effet, pendant longtemps, que "Jacques l'éventreur," du général Boulanger et de Prado.

Le premier, le tueur de femmes, jette toujours la terreur dans Londres, continue à dépister les recherches de la police, des agents secrets et des citoyens, et le désarroi est tel que le chef de police de la capitale anglaise, un général, rien que ça, a donné sa langue aux chiens et... sa démission.

Cet échec humilie singulièrement les cockneys qui ont peine à croire que leurs détectives soient inférieurs à ceux des autres nations, que leurs pickpockets seuls aient une supériorité incontestable.

L'assassin de Londres semble même parfois avoir le don d'ubiquité, car des lettres signées de son nom sont reçues chaque semaine par les chefs de police de villes situées très loin les unes des autres.

Le colonel Hughes, de Montréal, a reçu également une missive de ce genre, mais, renseignements pris, on a reconnu qu'elle était l'œuvre d'un mauvais farceur, ayant plus de wiskey dans l'estomac que de jugement dans la tête.

. Comme tant d'autres curieux je suis allé à la cour d'assises de Paris, afin de voir Prado, ainsi que ses complices et une partie de ses victimes.

La physionomie de ce singulier coquin, dont la tête a été promise au bourreau, ne répondait nullement à l'idée que je me faisais d'un criminel de son espèce et vraiment, vous et moi, nous lui aurions serré la main, s'il nous avait été présenté, nous félicitant de faire la connaissance d'un homme aussi intelligent et de mine aussi affable.

Et ceci me remet en mémoire l'aventure d'un avocat célèbre de Paris :

Il avait été choisi par la Cour pour défendre un individu accusé de meurtre et il avait accepté cette tâche avec beaucoup de répugnance après avoir eu une entrevue avec son client de hasard.

Cet homme avait en effet tout ce qu'il fallait pour inspirer l'antipathie la plus profonde. D'une laideur repoussante, ce misérable, au front bas et fuyant, à la bouche tordue par un tic de naissance, au regard louche et à l'aspect brutal, ne répondait que par monosyllabes aux questions de son avocat qui ne put en rien tirer que des mots très obscurs.

Presque toujours il semblait indifférent à son sort et paraissait peu se soucier qu'on lui coupât la tête ou non.

La plaidoirie de son défenseur se ressentit beaucoup de l'attitude de l'accusé, car, ainsi qu'il l'a dit plus tard, le brillant orateur fut ce jour-là très inférieur à sa réputation, mais ses auditeurs l'excusèrent facilement. La cause était en effet perdue d'avance, et cette tête de démon devait bien être celle d'un coupable.

Le verdict fut affirmatif sur toutes les questions et muet sur les circonstances atténuantes.

Résultat : condamnation à mort. On ramena le malheureux dans sa cellule et on le garda à vue en attendant l'heure de l'exécution.

Les jours s'écoulèrent et personne ne s'intéressait plus au condamné quand, un beau matin, on apprit avec étonnement qu'un autre individu, le frère du pauvre diable condamné à l'échafaud, venait de déclarer qu'il était seul coupable.

Ce qu'il y avait de plus surprenant et de plus étrange dans cette affaire, c'est que l'homme qui venait avouer ainsi sa culpabilité offrait au physique le contraste le plus parfait avec le premier accusé, et que sa physionomie était aussi sympathique que celle de l'autre était repoussante.

Un second procès eut lieu et l'on apprit alors que l'être informe, laid, horrible, hideux, était le dévouement personifié, et qu'il préférerait mourir plutôt que de dénoncer le frère qu'il aimait quand même, malgré le crime dont celui-ci s'était rendu coupable.

Allez donc vous en rapporter maintenant aux traits d'un homme pour le juger, et comment voulez-vous que l'on prouve au sérieux cette

maxime de Vauvenargues que je relisais hier : *La physionomie est l'expression du caractère et celle du tempérament.*

Prado a une tête de parfait honnête homme, et cependant c'est un assassin.

* * Avant mon départ, je me figurais qu'on était, à coup sûr, bien meilleure là-bas qu'ici, mais je me suis aperçu, au bout de quelques jours, que nos cousins de France avaient leurs petits défauts tout comme nous.

J'ai constaté que, là aussi, les gros poissons mangent les petits et que, s'il y a des malheureux, c'est malgré eux, comme dit la chanson.

Je puis ajouter qu'après avoir vu Prado, lu les horreurs de Whitechapel, écouté les boulangistes et entendu les doléances des marchands, des industriels, des cultivateurs, des légitimistes, des radicaux, des orléanistes, des républicains, des bonapartistes, des travailleurs, des paresseux, des gens de lettres, des artistes, des décadents, des riches, des pauvres, des malveillants et de beaucoup d'autres encore, j'en ai conclu que l'honnêteté était rare en ce moment, que l'homme heureux est encore à naître et que cette conclusion n'était même pas une découverte de ma part.

Que si l'on me demande quel pays je préfère, je répondrai que mon rêve serait de passer l'hiver en France et l'été au Canada, et que, pour me rendre d'un pays à l'autre, je prendrai une ligne dont les navires partent sérieusement à date fixe.

* * Quant au général Boulanger, j'ai écouté ce qu'on disait de lui et les airs sont ainsi divisés.

Le général, disent les uns, n'a pas de passé militaire, et on le considère dans l'armée comme très inférieur à tous les autres généraux de division. Quant à la revanche, nous la voulons autant que lui, mais mieux que lui, c'est-à-dire de manière à être sûrs de la réussite.

Comme homme, il a fait ses preuves, en ce sens qu'il s'est montré sous un jour déplorable dans ses rapports avec le duc d'Aumale qu'il a flatté longtemps et qu'il a fait expulser plus tard.

Comme citoyen, il ne cherche qu'à faire du tapage et à acquérir une popularité de mauvais aloi, et comme homme d'intérieur vous avez vu qu'il n'est pas un modèle à donner aux familles, puisqu'il a cherché à divorcer dernièrement.

Somme toute : soldat des plus ordinaires, citoyen dangereux et mauvais mari.

Le général ! protestent les autres, est le seul ministre de la guerre sérieux que nous ayons eu depuis vingt ans. C'est lui qui a donné confiance à l'armée, qui lui a fait faire des progrès incroyables, c'est l'homme de l'avenir, de la revanche, de la délivrance de l'Alsace et de la Lorraine.

C'est le citoyen intègre qui veut chasser les incapables qui sont au pouvoir, il sera notre sauveur !

Et parmi ses plus chauds partisans, il faut surtout entendre notre ami Foursin-Escandre, que beaucoup d'entre vous connaissent puisqu'il était déjà venu huit ou dix fois au Canada.

— Mon cher, me disait-il un soir, en terminant une longue dissertation sur les affaires de France, nous ne manquons certes pas d'hommes dans notre beau pays, mais je n'en vois qu'un qui ait assez de nerf pour nous conduire sur les bords du Rhin, avec des chances de succès. Aujourd'hui les Français se départissent en deux classes : nos amis et les autres.

— Qui cela, les autres, lui dis-je ?

— Les autres ?... hum !... les malveillants ! ! !

Il est difficile de trouver des opinions plus diamétralement opposées, et si vous voulez savoir de quel côté je me rangerais si j'étais forcé de faire un choix, je crois bien que je serai peut-être légèrement malveillant.

* * Pour nous, qui sommes assez heureux pour n'avoir pas besoin de songer à la guerre, puisque nous n'avons pas d'ennemis, tous nos vœux sont pour que le grand duel prochain se termine à l'avantage de notre mère-patrie et pour qu'elle jouisse enfin du calme et de la paix qui règnent dans la Nouvelle-France.

Il est probable que le jour du combat ap-

proche, et je crois que l'année qui va commencer verra la solution du grand problème.

En attendant, je vous souhaite bon an et bon jour.

François de Julliot

1889 : LA DÉBUTANTE

(Voir gravure)

C'EST à ce vieux théâtre, où déjà tant d'actrices ont passé, que les savants, pour en supputer les nombres, se querellent sur des milliers.

Si vieux, ce théâtre ! Nul n'en connaît le fondateur ; et les spectateurs en malins ont même fini par dire que c'est un théâtre qui s'est fait tout seul.

La direction aussi est mystérieuse. A peine on aperçoit, sorti de la coulisse, je ne sais quel régisseur sans âge, anquet, de siècle en siècle, les spectateurs ont trouvé une figure de vieillard. Il passe, indifférent en apparence à la scène et à la salle, présentant chaque actrice au public ; puis les fuchant hâtivement, tour à tour, sur les planches : les plus sifflées ou les plus acclamées, peu lui importe ! Il renvoie, là-haut, à l'invisible direction—sans que personne sache si elles y parviennent—les plaintes d'un public sans cesse renouvelé. Car le public se plaint toujours. Pourtant, que de transformations sur la scène, heureux souvent ; combien de bouleversements, quelquefois inutiles !

Mais, chose étrange ! à mesure que l'installation générale devient plus confortable, luxueuse même — le progrès des sciences ayant permis de réaliser des merveilles — ce public mieux assis s'intéresse et s'amuse moins, et médit davantage de la direction occulte qu'il veut enfin saisir et rendre responsable. Ce sont de grands cris, quasi féroces, parmi les hautes galeries : " Ils n'entendent point. " " Ils ne voient point. " Ils menacent sans cesse d'envahir et de briser les loges. En vérité, depuis que le théâtre est théâtre, les spectateurs se sont battus moins pour le spectacle que pour les places. Hélas ! et dans les loges, c'est là, c'est là qu'on baille derrière les éventails.

Cependant, tout a été joué sur la scène : les naïfs mystères, les drames de sang, les navrants mélodrames, la comédie—et la meilleure—les farces grossières, les saynètes académiques. Que de rires ! que de larmes ! des sourires, aussi, de spectateurs plus fins et de secrètes émotions d'êtres sensibles qui font les sceptiques !

Jadis, le public plus simple s'émerveillait très volontiers. Son imagination aidait beaucoup à la mise en scène : un bruissement sous les planches, il entendait les nymphes sortir des ondes ; un éclair dans les frises, il voyait les anges descendre du ciel. Le public d'aujourd'hui est devenu savant et critique ; pédant, pour tout dire. Il examine avec des lorgnettes perfectionnées les dessous des objets : il prétend connaître au commencement le mot de la fin, et, par une contradiction de sa nature et à cause de son ignorance des choses, il gémît de ne plus goûter le plaisir après qu'il a détruit l'illusion.

Autrefois aussi, c'était de mode d'applaudir les actrices. L'étoile vieillie, abandonnant la scène, ou la fêtait avec mélancolie. Et le dernier soir de décembre, qui était sa représentation d'adieu, au souvenir de ses rôles divers, quel spectateur n'avait la voix émue en fredonnant les refrains, gais ou tristes... demain déjà des refrains d'autant ! Maintenant, sans un rappel, sans un bravo ! une actrice remplace l'autre. " Celle-là était vieille, murmurent les vieux spectateurs ; et celle-ci ! Aucun charme, nulle passion ! On n'entend plus leur voix... elles ne savent plus dire. " Et les jeunes spectateurs—oh ! tristesse !—raillent dans toutes les deux le passé et le souvenir, la beauté et l'amour.

Elle est là, la débutante. Les fabuleux échos de la moderne réclame l'ont, en grand tintamarre, annoncée ; et dans les journaux, sur les affiches, aux vitres des magasins, c'est son chiffre qui est en vedette. Même dans les familles et jusqu'au près du plus pauvre foyer, on s'entretient de son début. Déjà, sous les portes cochères, au coin des rues, les pauvres vous demandent l'aumône en son nom.

Spectateurs, ne pourriez-vous pas lui faire crédit d'un peu d'enthousiasme ! Car, enfin, vous, spectateurs moroses, est-ce que vous croyez que le théâtre manque de richesses pour la mise en scène future ? Regardez, regardez les vieux décors, ceux de la création du théâtre, ceux qui furent faits durant les six jours : ces fonds d'arbres, ces mers bleues, ces ciels d'aube et de crépuscule, cette voûte de la nuit aux milliards de leurs lointaines, vieux décors toujours neufs, rafraîchis et renouvelés par une éternelle main d'artiste.

Et vous, spectateurs craintifs, ce qui vous gêne d'avance le spectacle et l'actrice, serait-ce ces cris partis quelquefois de-ci, de-là : " Le théâtre craque ! " " Le théâtre brûle ! " Certes ! il a toujours, on ne sait d'où, un peu craqué ; et toujours on ne sait d'où, des étincelles ont jailli. Mais votre strapontin qui tombe, est-ce la salle entière écroulée ? et une frise en feu, l'embrasement de l'édifice ?

Écoutez, écoutez le vieux régisseur qui murmure dans sa vieille barbe, pour l'une après l'autre de vos fugitives générations : " La direction, là-haut, veille, répare, étieut... " Elle monte sur la scène, la débutante ! Jolie ! Belle ! Ce n'est encore qu'un visage inanimé qui s'illuminera de ses rôles. Mais n'est-ce pas qu'elle a, sous sa mine du Conservatoire et dans son costume inépuisable, la grâce, le charme, un je ne sais quoi de l'aurore ?

Que jouera-t-elle ? Du classique ? Du romantique ? ou quel que pièce naturaliste ? Répertoire ancien ou répertoire moderne, ce sera l'amour, l'éternel amour sous une nouvelle figure d'amoureuse.

Laissez-vous prendre à ces airs d'ingénue, et qu'elle vous fasse un peu battre le cœur ! Souvenir, espoir, saluez-la, vieux spectateurs ! Acclamez-la, ô jeunesse !

Sur le vieux théâtre du monde, sois la bienvenue, nouvelle année !

FRANÇOIS DE JULLIOT.



QUE DISAIT-ELLE ?

Réveuse, assise aux bords des eaux,
Songeant aux fleurs qu'elle a semées.
A l'heure où le chant des oiseaux
S'éteint dans l'ombre des rameaux.
Une fillette au front vermeil
L'œil brillant d'amour et de flamme,
Sous les derniers feux du soleil,
Ouvrait les replis de son âme.

Sa voix qui parlait aux échos,
Semblait suspendre la nature.
Puis on aurait dit que les flots,
Jaloux d'entendre son murmure,
Aplissaient leur front d'azur
Pour faire briller dans les ondes
Les rayons de son regard pur
Et ses soyeuses boucles blondes.

Le soir caressait, plein d'amour,
De sa mélodieuse haleine,
Ses lèvres, son cou de velour,
Qu'embrassaient un collier d'ébène.
De la nature qui s'endort
Livrée à tout le grand mystère,
Souriant dans un rêve d'or,
La fillette oublia la terre.

Ses lèvres murmurant tout bas
Laisseraient glisser mille choses
Que l'on comprend, qu'on ne rend pas,
Et que l'on puise dans les roses...
Que pouvait dire cet enfant,
Que se passait-il en son âme ?...
Elle disait ce que souvent
Resseint, mais ne dit pas, la femme...

J. W. POITRAS.

Montréal 1888.

LES ENFANTS DANS LES BOIS

LÉGENDE

TROIS enfants se rendant ensemble à l'école réfléchissent que c'est bien ennuyeux d'étudier, et se disent : Allons au bois, nous y trouverons toutes sortes de jolis animaux qui n'ont rien de mieux à faire que de jouer, et nous jouerons avec eux.

Ils s'en vont et passent sans oser s'arrêter devant l'active fourmi, et s'écartent aussi de l'abeille. Mais le hanneton, qu'ils invitent à s'associer à leur récréation, leur dit :

— Y songez-vous ? Il faut en ce moment que je me construisse, avec ces brins d'herbe, un nouveau pont solide.

— Moi, dit la souris, je dois faire mes provisions pour l'hiver.

— Moi, dit la blanche colombe, j'ai plusieurs choses encore à porter dans mon nid.

— Moi, dit le lièvre, je m'amuserais volontiers à courir avec vous, mais je n'ai pas encore lavé mon museau ce matin. Avant tout, je dois faire ma toilette.

— Et toi, gentil ruisseau, s'écrient les petits déserteurs, toi qui sautille et babille si bien, ne veux-tu pas jouer avec nous ?

— Ah ! voilà de sots enfants, répond le ruisseau. Comment ? Vous vous figurez donc que je suis inoccupé ! Eh ! nuit et jour, je n'ai pas un instant de repos. Il faut que je désaltère les hommes et les animaux, que j'arrose les collines, les vallées, les champs et les jardins. Il faut que j'éteigne les incendies, que je fasse mouvoir des forges, des moulins, des scieries. Je n'en finirais pas si j'essayais de vous énumérer tous mes différents emplois. Adieu, je suis pressé.

Les enfants, déconcertés, lèvent les yeux en l'air et aperçoivent un pinson perché sur une branche.

— Ah ! lui disent-ils, toi qui n'as rien à faire, veux-tu venir jouer avec nous ?

— Rien à faire ? Etes-vous fous, répond le pinson. Pendant le jour, il faut que j'attrape des mouches pour ma nourriture. Il faut que je fasse ma partie dans le concert des autres oiseaux, que je récréerai par mes chants le pauvre ouvrier dans son travail, que j'endors les enfants par un autre chant et que, soir et matin, je célèbre les louanges de Dieu. Allez, petits paresseux que vous êtes, allez aussi à votre devoir et ne venez plus troubler les habitants des forêts qui tous ont leur tâche à remplir.

Les enfants ont profité de cette leçon, et ils ont reconnu que le plaisir est la récompense du travail.

XAVIER MARMIER.



Madame Benjamin Harrison
LA PROCHAINE ADMINISTRATION NATIONALE AUX ÉTATS-UNIS — LES FUTURES MAÎTRESSES DE LA MAISON BLANCHE
Madame J. R. McKee, fille du général Harrison.



LA NUIT DE NOËL

(MUSIQUE DE M. N. CRÉPAULT)

I

L'âpre saison déroule sur la terre
Son lourd manteau de neige et de frimas ;
Le vent du soir soupire avec mystère
Dans la ramure où brille le verglas.
Il est minuit. Le carillon du temple
Jette aux échos un hymne triomphant,
Et le chrétien, à deux genoux, contemplant,
Avec amour, un adorable enfant. } Bis.

II

Il est plus grand que tous les rois du monde,
Plus radieux que l'éclat du soleil,
Plus éloquent que la foudre qui gronde,
Plus pur et saint que les anges du ciel.
Et cependant, il est né sur la paille :
Son divin corps est en proie aux douleurs. . . .
Que l'univers d'allégresse tressaille,
Car cet enfant rachète nos malheurs ! } Bis.

III

Au front du ciel une étoile rayonne,
Guidant les pas des rois les plus puissants
Qui vont offrir, en guise de couronne,
Au nouveau-né, l'or, la myrrhe et l'encens.
Chrétiens, allons, à l'exemple des Mages,
Nous prosterner devant le Rédempteur !
Adressons-lui nos vertueux hommages,
Et redisons : Gloire au Libérateur ! } Bis.

J. B. Caouette

Québec, 1888.

CUEILLETTE ET GLANURES

LA BÉNEDICTION DU NOUVEAU AN

" Ah ! mon cœur vous regrette encore,
" Mes tendres ans évanouis !
" Vous avez fui, comme l'aurore
" Tout devant l'astre aux feux bénis.

UI de nous n'a pas conservé le souvenir de cette délicieuse scène de famille, la bénédiction du nouvel an, ou mieux du jour de l'an, comme on dit si bien dans nos bonnes campagnes ? Qui ne se souviendrait, avec le plus intime plaisir, de ce beau temps jadis, où, jeune enfant, il allait s'agenouiller aux pieds d'un père ou d'une mère et, plein d'un aimable enthousiasme, les priaient de faire descendre sur lui les bénédictions d'en haut, au début de chaque nouvelle année ? L'on ne saisissait pas encore, alors, tout le sens, toute la portée de cette action de piété filiale, si belle en elle-même, et pourtant, avec quel empressement instinctif, avec quelle ivresse enfantine on y participait ! C'est qu'il y a, dans cette pratique, bien ordinaire pourtant, quasi commune dans nos familles chrétiennes, quelque chose de relevé, quelque chose de grand, de sublime même, je dirais qui entraîne, qui domine, quelque chose qui agit fortement sur l'imagination vive des jeunes enfants et laisse, dans leurs sensibles cœurs, un souvenir qu'ils aimeront toujours à se rappeler.

En effet, n'est-ce pas réel que cette bénédiction qu'un père appelle, au premier jour de l'an, sur les têtes de ses fils et de ses filles rassemblés à ses genoux, revêt, en quelque sorte, un caractère divin ? Il semble que le Très Haut, lorsqu'il a commis aux pères et mères l'autorité dans la famille, a, du même coup, chargé leurs mains de ces bénédictions célestes, leur enjoignant de déverser, en son nom, à l'occasion de ce jour unique que ramène l'an nouveau, ces trésors de grâces sur les enfants qu'il leur a donnés. Voilà pour quoi, constitués mandataires de l'Éternel dans cette mission d'amour auprès de leurs enfants, les parents apparaissent à nos yeux avec un pres-

tige nouveau. C'est là ce qui plaît, ce qui réjouit dans cette belle scène de famille, ce à quoi le penseur chrétien aime toujours à s'arrêter : car cela rappelle le bon vieux temps des patriarches, cet âge d'or où les fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob cherchaient, dans la bénédiction paternelle, un gage assuré des faveurs de Jéhovah !

Je faisais tout à l'heure allusion à nos bonnes campagnes : c'est là, en effet, que vivent encore, dans toute leur naïve grandeur et leur noble simplicité, ces vieilles coutumes patriarcales. La ville, ah ! elle en a perdu bien d'autres belles coutumes qu'on ne retrouvera plus qu'aux champs, elle aura bientôt fait aussi d'avoir laissé périr celle-là ! Toutefois, j'aime à le dire pour être juste, il se trouve encore, au sein même de nos cités, nombre de bonnes familles où de dignes enfants se font toujours gloire de suivre cet usage si beau, si touchant.

Mais je soutiens qu'il faut aller là-bas, dans nos campagnes, pour jouir de ce spectacle touchant et édifiant que plusieurs d'entre nous ont admiré bien des fois : celui d'une famille entière, depuis le mâle gars de vingt à vingt-cinq ans jusqu'à la fillette de cinq ou six années, à genoux aux pieds d'un père ou d'une mère—quand le père, hélas ! n'est plus là !—et recevant, le front courbé, avec respect, cette bénédiction qu'ils regardent comme un gage assuré de bonheur, sans laquelle ils craindraient presque d'entrer dans l'année nouvelle. D'autres fois, piété plus remarquable encore ! c'est un père, c'est une mère, déjà avancés en âge, venant avec toute leur famille implorer de l'aïeul la faveur de sa bénédiction et lui présenter, en même temps, les hommages respectueux de sa postérité. On a vu, toujours au sein de nos campagnes, des têtes grisonnantes ou même grises déjà, se courber, dans l'attitude de la plus absolue déférence, sous la main tremblante d'un vieillard à cheveux blancs, le priant de bénir deux et parfois même jusqu'à trois générations issues de son sang, rassemblées autour de lui en cet heureux jour de fête. Ah ! qu'un tel spectacle est consolant, et comme il fait bien voir au chrétien toute la justesse et la vérité de ce précepte divin : " Honore ton père et ta mère et tu vivras longtemps ! " En effet, cette postérité nombreuse, n'est-ce pas la promesse de longue vie réalisée ici-bas dans une race forte et pleine de vitalité ?

Il est encore un autre tableau qu'offre cette jolie fête de famille, et c'est par celui-là que je veux terminer ces quelques réflexions. Quoique du même genre que les précédents, non moins touchant et édifiant, il est peut-être plus riant encore. Cette scène-là, par exemple, je l'ai revue plusieurs fois, et je suis heureux d'y avoir moi-même pris part bien souvent, ne formant qu'un vœu : celui de pouvoir, bien qu'en vieillissant, goûter longtemps, goûter toujours cette douce et filiale joie, une des plus regrettées des jours de mon enfance.

Voici comment cela se passe : Ici, la famille est en pousse, l'aîné a quatorze ou quinze ans, le benjamin en compte de trois à quatre. C'est le matin du premier jour de l'an ; la veille déjà, dès avant même, on a conspiré d'aller ce matin-là, bien à bonne heure, aussi à bonne heure que possible, solliciter la bénédiction paternelle. Heureusement qu'il y a eu des arrangements pris pour qu'on y aille tous ensemble, sans quoi quelques-uns des plus vigilants joueraient aux autres le mauvais tour de leur voler la primeur ; c'est là un procédé qui réjouit beaucoup les vainqueurs de cette course au clocher d'un nouveau genre, mais qui ne flatte pas du tout les vaincus. Aussi, est-ce une de ces petites offenses d'amour-propre qu'entre enfants on a du mal à se pardonner en toute autre occasion qu'aujourd'hui. Mais, pour cette fois-ci, c'est convenu qu'on ira tous ensemble et personne ne voudra transgresser la consigne.

Voyez les donc, déjà toute la bande est sur pieds, bien avant le réveil des parents. Garçons et fillettes n'ont fait qu'une toilette bien sommaire ; le plus urgent, c'est d'être prêt d'avance à tout événement. En attendant qu'un bruit quelconque, qu'ils saisiront à coup sûr, annonce dans la chambre voisine que le papa au moins est levé, ils sont là, alentour du feu qui pétille, à se communiquer leurs impressions diverses ou bien à se répéter les vieux contes de la veillée. Il

régne, dans cette petite assemblée, un certain air intéressant et légèrement solennel. De temps à autre, on prête l'oreille, le silence se fait complet, on attend avec anxiété, on a peine à se décider de reprendre les propos interrompus par ce léger bruit qu'on avait pris pour le signal attendu. Ah ! qu'il leur tarde d'aller chercher cette bonne bénédiction dont ils parlent depuis si longtemps.

Cà et là sont suspendus à la muraille, à portée de leurs mains, les bas des plus jeunes, gonflés des largesses du vieux Saint-Nicolas. Il y a bien la jolie Georgette, espiègle de dix ans, qui leur lance des yeux coquins, et bébé qui a bien envie de s'expliquer le mystère ; mais les grands sont là et ils savent bien, eux, que cela est sacré et qu'on y touche qu'une fois la bénédiction reçue : aussi, grâce à leur active surveillance, tous se tiennent en respect et s'efforcent de ne pas penser à Saint-Nicolas.

Bon, Paul a entendu quelque chose... c'est cela, papa est levé ; on se consulte un moment : dans quel ordre entrer, qui va parler au nom de tous ? Ce sera Paul lui-même, c'est entendu, ce gai bambin de six ans ; les plus jeunes, les moins timides, s'avancent les premiers. Les voilà aux pieds du père, et le petit Paul formule sa supplique du mieux qu'il le peut, aussi bien que le lui permet l'émotion qui l'agite. Cette douce émotion a gagné tout le monde, jusqu'au père lui-même qui, tout heureux, lève les mains au-dessus de ces têtes, son espoir et son orgueil, et appelle sur ces chers enfants les meilleures bénédictions du ciel. Entre temps, la mère s'est éveillée à son tour, et, les larmes aux yeux, contemple ce spectacle qu'elle revoit chaque année, mais qui ne laisse pas pourtant de charmer son cœur aimant de le remplir d'une joie bien vive et toujours nouvelle. Les enfants se sont alors relevés et passent, chacun à son tour, des bras du père dans ceux de leur maman. Oh ! qu'ils sont affectueux et tendres, oh ! quel doux bien de famille que ces chauds baisers du nouvel an !

Puis les jeunes s'élançant vers les bas, gros d'attraits, dévaliser Saint-Nicolas ; pour les aînés, plus posés, ils attendent que le papa ou la maman vienne leur faire connaître les présents que leur apporte l'an nouveau. Et chacun de se réjouir à qui mieux mieux, et tous d'être contents, bien contents.

N'avais-je pas raison d'appeler cette scène une des plus belles de la vie de famille ?

Profitez donc, ô parents, de cet an nouveau que le Seigneur nous donne, pour bénir, avec toute la tendresse de ces cœurs d'élite que le ciel n'a mis que dans vos poitrines, vos enfants respectueux qui sollicitent cette faveur de votre inaltérable affection. Et vous, de votre part, enfants, allez avec empressement, allez avec joie demander à vos parents chéris, vous qui les avez encore et qui le pouvez faire facilement, cette bonne et réconfortable bénédiction du nouvel an, bénédiction qu'à chaque jour de l'année, suivant le mot d'un spirituel écrivain, ils vous ont donnée dans leur cœur, mais qu'ils feront descendre alors sur vos têtes avec plus de ferveur encore, avec un plaisir tout nouveau. Allez-y, le cœur plein d'une douce confiance, et le bon Dieu vous bénira !

Le saint Esprit

" Une visite fait toujours plaisir. " " Ah ! par exemple ! " " Oui, si ce n'est pas quand elle arrive, c'est quand elle s'en va. "

Un mot d'enfant : " Qu'est-ce que tu désires pour tes étrennes, ma petite Jeanne ? " " D'être grande comme toi, maman, parce que tu me fais mal quand tu me peignes ! " " Mais alors ? " " Alors je pourrai, avant de me coucher, mettre mes cheveux sur la cheminée. "

Le miel.—Un des bienfaits du miel, récemment constaté, est de guérir ces pénibles insomnies qui font le tourment de tant de convalescents. Qu'ils en absorbent une ou deux cuillerées avant de se coucher, ils dormiront d'un long et doux sommeil.

MA CHAMBRETTE

Mous ne savez peut-être pas, vous autres ce que c'est qu'une chambrette d'étudiant. Ce soir, si vous le voulez bien, nous allons faire ensemble une toute petite excursion dans la mienne. Avant de vous initier à ces profonds mystères, si vous désirez connaître le possesseur de ce frais réduit, je vous dirai : jeune, encore plein d'illusions comme un vrai collégien, ni grand ni petit, ni beau ni laid, yeux noirs, moustache brune, favoris bruns, au demeurant, d'une humeur gaie, d'un naturel heureux avec un cœur de vingt ans.

Maintenant, que sera notre voyage ? Sera-t-il gai, sera-t-il triste ? Ma foi, je vous le déclare dans toute la sincérité de mon âme, je n'en sais rien du tout. Enfin, pour ne pas vous tromper, je vous réponds : probablement l'un et l'autre. N'allez pas croire au moins que mon séjour soit un palais, une salle en marbre, à lambris dorés, un château des *Mille et une Nuits*... C'est tout bonnement une mansarde, située au premier étage... en descendant du ciel, bien entendu.

Sans tarder davantage, nous allons immédiatement procéder à cet inventaire d'un nouveau genre.

Ce qui vous frappe, en entrant, et ce qui forme la partie importante de mon riche mobilier, c'est une table de travail, quelques portraits modestement encadrés, et puis, tout au fond, comme note grave et triste dans ce chant de mes vingt ans, le crucifix, ce consolateur dont on a quelques fois besoin. Mais tiens, je vois que vous vous êtes appuyé sur ma table de travail... faute de chaises, sans doute. Parfait, alors, ne vous dérangez pas, vous serez plus à l'aise pour examiner ce qui l'encombre. Et d'abord, voyez-vous, rangés en bataille, ces volumes vénérables, un peu fourbus par l'usage journalier. Cela, c'est le Code Civil, cela c'est le Droit Romain, cela c'est Justinien ! Je vous prie, n'y touchez pas. Mais pourquoi ? D'abord parce que c'est sacré ; et puis, à tous les monuments séculaires on doit au moins respect et considération.

Ah ! oui, bons livres, je le répète : respect à vous, mes compagnons fidèles aux beaux jours dorés par le soleil, comme aux jours sombres et nuageux. Le poète latin ne songeait guère à vous, quand il écrivait :

Tempora si fuerint nubila, solus eris !

Non, avec vous, je ne suis jamais seul, et c'est surtout dans ces moments d'affaiblissement moral, que je vous ai trouvés grands et beaux, c'est dans ces moments que vous m'avez prêté la consolation que d'autres me refusaient. Ces autres, il est vrai, n'étaient pas vous, ces autres étaient des hommes, et l'on sait que ces êtres, nobles entre tous, ont le privilège de se montrer indifférents et même ingrats à leurs heures. Et soyons certains que ces heures ne seront jamais celles du bonheur et de la fortune.

Mais tenez, laissez de côté les réflexions amères et efforçons-nous d'être gais. Pour cela, de quoi parlerions nous ? Ah ! c'est vrai, ma pipe... j'allais l'oublier ! Je vous demande bien pardon de vous entretenir d'un objet aussi peu digne de votre attention, qu'on a bafoué, traité avec mépris et qui—disgrâce suprême !—a encouru les anathèmes de toutes les jolies femmes. Que voulez-vous ? Nous autres, pauvres étudiants, nous sommes tendres, c'est notre moindre défaut : et cette malheureuse pipe, on en a dit tant de mal qu'elle se trouve avoir à présent plusieurs points de similitude frappante avec nous. Rien d'étonnant ensuite à ce que, rejetée un peu de partout sans motif bien précis et bien grave, elle ait trouvé refuge auprès des célibataires et des étudiants, ces autres célibataires... en disponibilité ;— puis, je l'avoue, j'ai un faible pour elle. En effet, que de beaux rêves, que d'illusions dorées, que de châteaux en Espagne n'ai-je pas bâties sur cette base fragile : la fumée de ma pipe !

Allons, assez sur ce sujet. Je pose donc ma pipe dans son coin, en vous donnant ce dernier et important conseil : si vous n'êtes pas fumeur, croyez-m'en, ne tentez pas l'expérience ; vos rêves seraient des cauchemars, vos illusions se gâteraient, et, au point de vue de l'art et du goût, vous

feriez quelque chose ressemblant à rien moins qu'à de la poésie. Compris, n'est-ce pas ?

Voici mon lit, n'y cherchez pas d'ornement, à moins que vous ne soyez d'avis que le plus bel ornement est de n'en pas avoir. Au reste, pour dormir tranquille et heureux, qu'ai-je besoin de riches étoffes en guise de couverture ? Mes membres sont jeunes et forts, et je possède, en outre, pour jouir d'un sommeil paisible, un secret qui est d'or. Chaque soir, à genoux près de mon lit, dans le silence de mon cœur, je remets à Dieu l'âme qu'il m'a donnée et je lui dis : « Dieu des cœurs purs, tu es Tout et je ne suis rien ; je te prie pour ma mère et pour moi ! »

A genoux sur la terre
Où ton père à son père, où ta mère à sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !

Si vous aimez les lettres, ma bibliothèque, sans être considérable, vous procurera un bon nombre de ces pages toujours vivantes que l'esprit, assoiffé de beau idéal, aime, pour ainsi dire, à savourer à longs traits. Vous êtes peut-être partisan de la vieille école, admirateur des classiques ; voici devant vous Corneille, Racine, Molière et Lafontaine. Eprouvez-vous une certaine préférence pour les contemporains, les romantiques, lisez à votre choix Hugo, Lamartine ou Musset ; il y a aussi la vile prose, les lettres canadiennes et celles des pays étrangers.

Allez sans crainte ; cette lecture des poètes que vous aimez, vous distraira de mon verbiage. En même temps, ça sera un temps de relais au milieu de ce voyage que vous devez vous mêmes commencer à trouver long.

Seulement, lorsque vous serez arrivé à cette pièce de Lamartine, si belle, qu'on ne peut se lasser de la lire :

La dort dans son espoir celle dont le sourire
Cherchait encor mes yeux à l'heure où tout expire,
Ce cœur, source du mien, ce sein qui m'a conçu,
Ce sein qui m'allaita de lait et de tendresses,
Ces bras qui n'ont été qu'un berceau de caresses,
Ces lèvres dont j'ai tout reçu !

La dorment soixante ans d'une seule pensée,
D'une vie à bien faire uniquement passée,
D'innocence, d'amour, d'espoir, de pureté,
Tant d'aspirations vers son Dieu répétées,
Tant de foi dans la mort, tant de vertus jetées
En gage à l'immortalité,

Tant de nuits sans sommeil pour veiller la souffra
Tant de pain retranché pour nourrir l'indigence,
Tant de pleurs toujours prêts à s'unir à des pleurs,
Tant de soupirs brûlants vers une autre patrie,
Et tant de patience à porter une vie
Dont la couronne était ailleurs !

Alors, si vous n'êtes pas un profane, je vous montrerai, suspendu à la muraille, le portrait de cette femme, de cette mère enfin que j'idole tant. Vous qui avez quelque chose là, vous comprendrez pourquoi, lorsque je vous montre cette pauvre image, ce carton qui ne vous dit rien, vous comprendrez pourquoi je ne puis vous dire, sans un tremblement dans la voix, ces simples mots : C'est ma mère ! Oh ! c'est que, voyez-vous, par la force de mon amour sans bornes, j'ai fait de ce cadre inanimé un être non seulement vivant, mais encore vivant pour m'aimer ; vivant pour mêler ses pleurs à mes pleurs, sa joie à ma joie, sa consolation à ma souffrance. Lorsque la seule pensée du mal me viendra—ô mère ! puisse-je n'avoir jamais ce malheur—ton regard si bon et si tendre se fera triste, et par toi j'oublierai cette pensée. Lorsque viendront les heures de sombre désespoir, j'aurai de nouveau recours à toi, et je sens que je serai sauvé. Je baise avec respect ces lèvres qui ont toujours chanté à mon oreille l'hymne du bonheur et n'ont trouvé que des paroles de paix pour l'enfant qui t'a coûté tant de douleurs... Je te bénis, ô femme, qui n'as rien épargné pour faire de moi un homme !

Plus bas, un autre portrait : une femme encore, mais un peu plus jeune. Vous me comprenez, je suppose ? Eh ! bien oui, cette enfant blonde et riieuse, au front calme, aux grands yeux étonnés qui m'ont dit tant de choses, c'est... Mais qu'est ce que je fais donc là ? Je m'aperçois que je vais vous en dire beaucoup plus que je ne voudrais sur un sujet pour le moins très délicat et par trop intime. Au reste, que vous apprendrai-je de nouveau sur ce chapitre. Si vous êtes

d'un certain âge, vous avez passé par là ; vous y passerez si vous êtes encore jeune.

Notre promenade autour de ma chambrette touche à sa fin. Peut-être n'a-t-elle pas été bien amusante, mais si vous m'adressez des reproches, je vous avertis, sans ambages, que je plaiderai ignorance et bonne foi. Ensuite cet examen de mon intérieur intime, qu'est-ce sinon le tableau de la vie elle-même, avec ses rayons et ses ombres si fréquentes ? Le tout est de savoir le trouver beau malgré lui-même, et je commence à croire que Democrite était plus sage qu'Héraclite. Faisons comme lui, ou plutôt, faisons mieux que lui. Lorsque nous assaillit l'insurmontable dégoût de toutes les laideurs morales que nous rencontrons sur notre route, ayons pour appui, ayons pour asile cette divine philosophie de la Religion. Le grand poète en a donné un résumé sublime dans ces quatre vers :

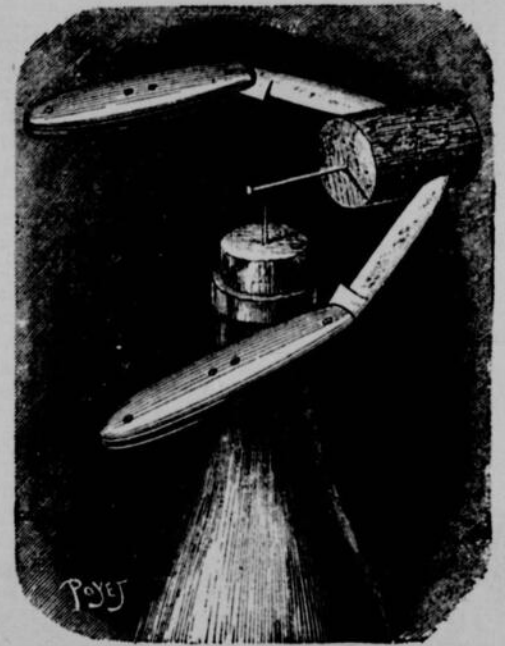
Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure.
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit.
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit.
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Mais il se fait tard ; bonsoir. Ou plutôt, pour quelqu'autre jour, quand vous serez parvenu à digérer ma prose, je prends la liberté grande de vous dire : au revoir ! Si ce n'est pas dans ma chambrette, ce sera ailleurs.

FRÉDÉRIQ.

Montréal, décembre 1888.

SCIENCE AMUSANTE



UNE NOUVELLE MACHINE À PERÇER, À AIR

Dans chacune des deux faces opposées d'un bouchon de liège, enfoncez la pointe d'un canif ; puis, au centre d'une des extrémités du bouchon, piquez solidement une forte épingle. Cela fait, et en posant la tête de cette épingle sur le bout du doigt, on parvient à équilibrer l'appareil en fermant partiellement les canifs de manière à ramener les manches au même horizontal, les lames gardant forcément une direction oblique. Ayant, d'autre part, préparé une bouteille fermée d'un bouchon traversé par une fine aiguille, dont la pointe ressort par en haut, comme dans la gravure, on porte la tige de l'épingle, à peu de distance de la tête, sur la pointe de cette aiguille, avec les précautions et tâtonnements nécessaires pour amener celle-ci à conserver, abandonnée à elle-même, la position horizontale. L'équilibre de l'appareil est dès lors parfait, et c'est beaucoup ; mais ce n'est pas tout. Soufflez maintenant sur l'extrémité du manche d'un des canifs, qui fait ici l'office d'aile de moulin à vent ; soufflez en zéphyr, d'abord, puis atteignez *crescendo*, si vous voulez, la vitesse de l'aquilon : vous communiquerez de cette manière un mouvement de rotation à l'appareil, et bientôt l'acier de l'aiguille aura perforé le métal plus tendre de l'épingle.

Cette expérience peut être variée de diverses manières que nous laissons au lecteur le soin facile de découvrir et d'expliquer.

A BÉBÉ

Vive bonhomme Janvier !

Bientôt, bébé, tu vas demander tes étrennes ; les étrennes, c'est pour dans quelques jours. D'ici là, réfléchis et fais un choix. Je suis allé, à ton intention, flâner dans les magasins de jouets, j'en ai vu de toutes couleurs mais n'ai rien décidé ; entends-toi avec petite sœur ; votre mère et moi subirons vos fantaisies.

Rien de bien nouveau, tu sais encore ; sera ce, comme l'an dernier, la petite locomotive de carton, ou les lutteurs comme l'année d'avant, ou comme l'année d'avant encore, les forgerons de fer-blanc frappant alternativement à tour de bras les enclumes d'étain, ou sera-ce une scie, le *cricri* ?

J'ai vu tantôt, bébé, de gentils jouets pour tes petites mains ; c'est par les poupées qu'il faut commencer : habitue-toi, bébé, à rendre honneur au beau sexe.

Ce sont de petites merveilles : le regard luit dans la prunelle de bleu cristal d'une grande dame, haute comme ma botte, bien plantée sur ses pieds richement chaussés—à la mode—avec sa jupe de soie rosée que relève une tournure coquette, son chapeau boléro crânement placé sur ses cheveux blonds ; vrai, bébé, on se mettrait à genoux devant en disant : Belle marquise...

Sauter gaiement, monsieur Polichinelle ! que je suis aise de vous voir ! votre splendide pourpoint de satin mi-partie bleu et blanc, rehaussé de papier doré, couvre galamment vos défauts, votre nez cra-moisi a des courbes gracieuses, et, de loin, votre chapeau vous donne de faux airs de gen larme. L'aimes-tu, bébé, ce joyeux croquemitaine ?

Vois, petit, ce beau général sur son beau cheval, il exhibe son bel uniforme de carton peint : un état-major d'officiers de plomb marche derrière lui, et, contre la forteresse de bois découpé, des artilleurs en papier dirigent les gueules dangereuses de leurs canons de cuivre, mais pardon, peut-être n'aimes-tu pas les images de la guerre.

J'aurais voulu faire de toi un savant, mais tu aimes peu la géographie, en petites cartes, que ta patience ne peut régulièrement déchiffrer : la photographie, la chimie, la typographie ne sont point de ton âge ; nous verrons quand tu auras quinze ans, car ce sont des appareils ingénieux et utiles.

Ah ! ce sabre, ce magnifique sabre tout guilloché, avec sa poignée d'or et sa lame de fer-blanc, véritable arme d'honneur à t'offrir, mon petit général qui gagne des batailles avec un sourire. Tu veux aussi le casque, la cuirasse, les épaulettes qui flambaient sur la panoplie rouge ? Tu dégringoles en grade, tu ne seras plus que capitaine ? Et ce fusil ? Tu le veux aussi ? mais alors tu ne seras plus que simple soldat volontaire.

Le tambour ! la trompette ! l'harmonica ! la flûte !... Et moi, gamin, qu'une mouche qui vole distrahit quand j'écris, me rompras-tu la tête ? Non. C'est bien. Alors décrochons cette autre chose d'un aspect plus rassurant : une ligne à pêche, une casquette à visière, un filet et douze poissons rouges en zinc y sont accrochés, c'est très joli—dans un bassin. Tu pêcheras, puis, comme les petits poissons, tu deviendras grand

pourvu que Dieu te prête vie, et, comme eux, tu seras muet.

Ce vase de bois, ce râteau, cette pelle, ces attributs de jardinier sont bien ton fait ; nous irons dans le jardin, l'été prochain ; tu feras des pâtés avec ta sœur et je donnerai cinq centins à celui qui aura réussi le plus beau.

Oh ! le beau chemin de fer, avec stations, gare de marchandises, rails, locomotives, wagons-lits, tout ce qu'il faut pour voyager ; merveille des merveilles. C'est joli, c'est habilement construit et cela roule !—mais c'est en fer-blanc colorié.

Et dans tout cela, où est ton jouet préféré, que veux-tu ? As-tu fait un choix ? Songes-y, bébé, tu as encore quelques jours pour prendre une mâle résolution.

Je t'embrasse, bébé.

MIRLTON.

USAGES ET COUTUMES

BALS, SOIRÉES DANSANTES.—(Suite)

Le souper est devenu l'intermède quasi-obligé du bal. Il a lieu vers une heure du matin. La table doit être très décorée de fleurs, très éclairée. Nous conseillons le souper assis, c'est plus gai, plus agréable. Ce repas est composé de plats assez solides, les convives ayant réellement besoin d'être réconfortés. Autant que possible, on choisit des mets de haute gastronomie ; mais bien entendu, tout dépend des ressources de fortune. On sert un potage, les poissons froids, les pièces de viande, les volailles froides sont admis, avec les pâtés, les entremets, etc. Un jambon fait très bon effet et, en général, est très apprécié.

Le bal se termine par un cotillon. (Ce n'est pas obligatoire, toutefois.) Les maîtres du logis fournissent les attributs de toutes les figures. Ils inventent une nouvelle, dont les accessoires, choisis de façon à former un joli souvenir de la fête, sont emportés par les femmes invitées.

La soirée dansante n'est qu'un diminutif du bal. Il y a moins de monde. Au lieu de dresser un buffet dans la salle à manger, on peut se borner à faire passer des plateaux portant des rafraîchissements. Ces rafraîchissements consistent en verres de sirop, de punch ou de vin d'Espagne, en bols de consommé, en tasses de thé, de vin chaud ou de chocolat, en glaces. On a soin d'ajouter des sandwiches, des pains fourrés, des gâteaux, des fruits glacés, des bonbons. (Il est clair qu'on pourra donner toutes les choses énumérées ici, ou seulement choisir dans le nombre. On se souviendra cependant que la simplicité ne doit pas exclure l'abondance ni la qualité. Une fête sera convenablement organisée, ou on n'en donnera pas... ce qui est toujours facile. De petits bouquets sont piqués entre les interstices des assiettes sur les plateaux supportant gâteaux et fruits.—La soirée n'exige ni le souper, ni le cotillon.

Depuis quelque temps, on a inventé les soirées Cendrillon. Elles commencent à huit heures au plus tard et finissent à minuit sonnant. Très encouragées par les grands-parents et les maris sérieux.

Les bals blancs sont ceux où les jeunes filles et les jeunes gens à marier dansent seuls, à l'exclusion de

toutes les femmes et de tous les hommes enchaînés par les liens conjugaux. Ceux-ci forment galerie. Les jeunes filles portent des robes blanches, des garnitures de muguet, de pâquerettes, d'anémones des bois, de lilas blancs, de boules de neige, qui leur composeront toujours la plus charmante des parures, demandez plutôt à cousine Jeanne. Les jeunes gens ont une fleur blanche à la boutonnière.

Il y a aussi des bals roses où, par une jolie convention, toutes les femmes invitées sont habillées de rose, soie, gaze, tulle, crêpe, etc. Les hommes attachent un camélia rose à la boutonnière de leur habit. Si on recevait une invitation à un bal rose et si on ne pouvait pas faire la dépense d'une toilette de cette couleur, on refuserait simplement... et sans regrets, si l'on était raisonnable.

A titre de renseignements... pittoresques, nous dirons aussi qu'on donne des bals dénommés *bal des primevères*, *bal des chrysanthèmes*, *bal des roses*. On comprend que la fleur choisie figure seule, mais dans toutes ses variétés, dans la toilette féminine, et à la boutonnière masculine, voir dans la décoration de l'appartement. C'est une gracieuse idée qui n'a rien de déraisonnable après tout. A un *bal des roses* une brune avait pris les roses de Provins, une fillette les roses des haies, celle-ci était couverte de roses-thé, celle-là de roses France, une autre de roses de Bengale. Ce fut un bal délicieux.

Les fêtes de nuit d'été sont, de toutes, les plus belles. Si on peut éclairer le jardin à la lumière électrique, on obtiendra un effet très poétique. Mais l'illumination, d'après les anciens moyens, donnera encore de fort beaux résultats.

Si nous avons des millionnaires parmi nos lecteurs, nous leur conseillerons de revêtir de glaces les murs de la salle de bal. Les lumières, la foule élégante multipliées par les glaces, donneront à la fête un aspect féérique.

Finissons par où nous aurions dû commencer. On invite à un bal quinze jours d'avance. Il faut bien ce temps pour préparer, combiner sa toilette, aujourd'hui que tout est si compliqué. Pour un bal, voici la teneur de l'invitation, — sur une large carte imprimée et parfois en guirlandée, comme pour un *bal des primevères*, par exemple.—“ M. et Mme... prient monsieur (le nom écrit à la plume) de leur faire le plaisir d'assister au bal qu'ils donneront le... ” Si c'est un bal particulier on le mentionne : “ Au bal rose. ”

Invitation à une soirée : M. et Mme... resteront chez eux jeudi soir... janvier. “ Ondansera ” — ou “ on fera de la musique ” (br !) “ on jouera la comédie ” (hélas !) ou “ on dira des vers ” (Mon Dieu !)

ANN SEPH.

CONNAISSANCES UTILES

Moyen d'enlever aux pantalons la forme du genou.—Lorsqu'un pantalon a été porté quelque temps, il prend la forme du genou, et lorsqu'on est debout, il présente une sorte de bouffure qu'il est facile à faire disparaître en mouillant le drap à l'envers et passant dessus un fer bien chaud.

Lavage des bouteilles.—Il est im-

possible de laver avec de l'eau des bouteilles qui ont contenu de l'huile de castor, par exemple. Si vous voulez nettoyer ces bouteilles, prenez une patate crue, tranchez-la en tout petits morceaux, mettez-les dans la bouteille, agitez et brassez comme il faut. Il n'y a rien de pareil pour nettoyer.

Dentition des enfants.—Si vous voulez que votre fillette ait de belles dents, c'est au moment de la seconde dentition qu'il faut prendre soin de sa bouche. Chaque matin, on arrangerait les dents avec le doigt, attirant celles qui poussent trop en arrière, repoussant celles qui poussent en avant. Pour laver les dents : faire bouillir dans un verre d'eau une pincée de bois de quinquina et une pincée de poudre de cacao, cela fortifie les gencives et blanchit les dents sans enlever l'émail. Faire rincer la bouche après chaque repas avec de l'eau “ bouillie ” tiède.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRESOLES—10

(BÂTIMENTS DES SŒURS) MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT. — Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthres aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.

No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 25, rue Saint-Jacques, Montréal

Frank Leslie's Illustrated, le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 460. — ENIGME

Je suis en cuivre, en marbre,
On me tourne en tous sens.
Je m'entr'ouve sur l'arbre
Aux beaux jours renaissants.

Pour le " pékin " vulgaire
On m'habille de drap ;
Mais sur l'homme de guerre
Je brille avec éclat.

Dans un bouquet en gerbe
On me place avec soin
La robe est plus superbe...
Humble, j'irai plus loin.

Je suis beau, je m'en vante,
Et cependant, parfois,
Je deviens l'épouvante
Des gracieux minois !

Pour clere, jeune fille,
Ce joyeux entretien,
Dans vos lèvres, je brille...
Je ne vous apprend rien !...

SOLUTIONS :

No 457. — Le mot est : Ci-gale.
No 458. — Les mots sont : Crucifix. — Cru s'y
fic.

No 459. — G A I
A I R
I R E

ONT DEVINÉ :

Arthur Trépanier, P. Giroux, Trois-Ri-
vières ; T. Pinard, Québec ; Alphonse Gué-
rette, Narcisse Cloutier, Lévis ; O. A. Moun-
treuil, F. Leroux, St-Jean ; C. Lee, Sorel.

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le seul journal fran-
çais du genre en Canada.

GASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraîchissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons ; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montréal

"Ce que fit ma Tante"

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais
ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par
Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BOY GRAND SAINT-LÉON

A fait beaucoup de bien dans notre famille
surtout pour notre mère, dont la vie était en
danger, affaiblie qu'elle était par la douleur
et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait lais-
sée ; ma tante seule pouvait prendre soin
d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-
Léon chaude, tout comme le thé. Malheureusement
elle est très forte et se porte bien. Elle repose
bien toutes les nuits, bref, elle est comple-
tement changée et a retrouvé toute sa bonne
humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS,
Buffalo N. Y.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal
Téléphone 1432

The London Illustrated News (édition
améri-
caine) journal illustré, publié à New-York,
contenant 12 pages de texte et 10 pages de
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par
année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le nu-
méro, 10 cents. S'adresser : Potter Building,
Park Row, New-York.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

36838

UNE RECETTE

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

On fait de délicieuses "sandwiches" en
versant du JOHNSTON'S FLUID BEEF
sur une tranche de pain. Outre qu'elles sont
très agréables, elles sont de plus très nutri-
tives. Les enfants sont friands d'une telle
nourriture.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fautouils, Divans, Sofas et autres
morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

WM. KING & CIE.,
652, RUE CRAIG. 652



VENEZ TOUS VOIR !

SERVICES A DINER en couleurs
pour \$5.00, \$6.50, \$10.90, \$11.50, etc,
composés depuis 75 jus-à 104 mor-
ceaux.

Aussi : A-sortiment complet et des
plus variés de nouveaux cristaux, sets
à liqueurs, etc., etc.

L. DENEAU

Magasin Central de Porcelaine

No 2023, rue Notre-Dame

ALLEZ CHEZ DE LORIMIER

Pour vos Corps, Caleçons et Gants d'Hi-
ver. Vous trouverez à ce magasin
un assortiment des plus com-
plets à très bas prix.

1700, RUE NOTRE - DAME

P. S. — Chaussette en laine écossaise, valeur
extra, à 25 cents.



LE TRIO DE MDE. DART.

Le prix du président Cleveland pour les trois
plus beaux enfants au concours de beauté du
comté d'Aurora, en 1887, a été décerné à Mollie,
Ida et Ray, tous trois enfants de Mde. A. E.
Dart, Hamburg, N. Y. Elle nous écrit : "En
Août dernier, mes petits enfants tombèrent grave-
ment malades, et comme je ne pouvais trouver
aucun aliment qui fut convenable à leur état de
santé, je commençai à faire usage de la Nourri-
ture Lactée. Un changement très sensible s'est
fait sentir immédiatement et bientôt mes enfants
surent aussi bien que jamais, et je considère que
ceci est dû en grande partie à la Nourriture
Lactée.

La Photographie de ces trois bijoux d'enfants, en-
voyée gratis à la mère qui donna naissance
à un bébé cette année.

LA NOURRITURE LACTÉE
est le meilleur aliment pour les enfants nourris au
biberon. Il leur conserve la santé et remplace
les remèdes dans les cas de maladies.

LA PLUS DELICIEUSE
LA PLUS NUTRITIVE.
LA PLUS DIGESTIVE
FACILEMENT PREPAREE.

PRENEZ LES PHARMACIENS, OSC, SOC. \$1.

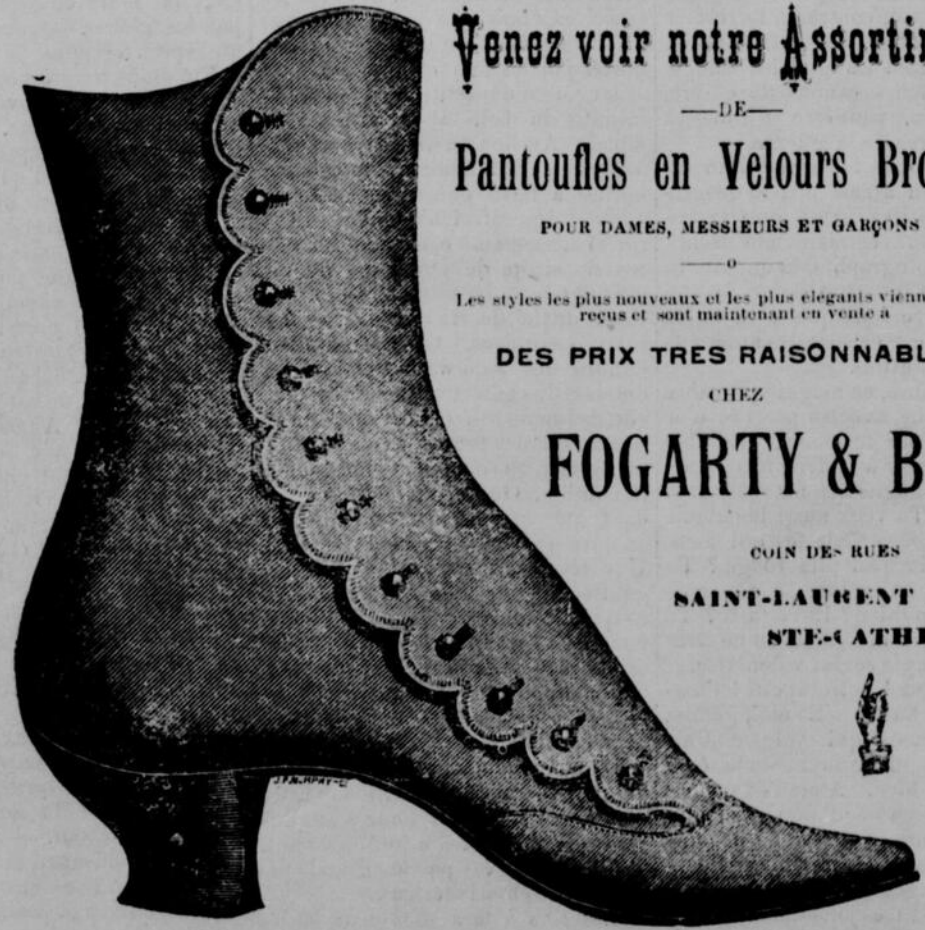
PRENEZ ECONOMIQUE DE TOUTES LES NOURRITURES.

100 REPAS D'ENFANT POUR \$1.00.

Un traité de valeur sur "La Nutrition des
enfants et des Invalides," gratis sur demande.

W. S. RICHARDSON & CIE., MONTREAL, P.Q.

Pour Cadeaux de Noel et du nouvel An !



Venez voir notre Assortiment

Pantoufles en Velours Brodées

POUR DAMES, MESSIEURS ET GARÇONS

Les styles les plus nouveaux et les plus élégants viennent d'être
reçus et sont maintenant en vente à

DES PRIX TRES RAISONNABLES

CHEZ

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET
STE-CATHERINE

Souliers Chauds en Foutre, etc., etc.

SOULIERS DE CHEVREUILS UNE SPECIALITE